



**Chronique du 14 juillet 2014 :
Les loges de la vertu, Compagnie Sept-Epées**

Une téléportation en pleines années folles à Paris, voilà ce que propose la pièce Les loges de la vertu. Quatre femmes, toutes sous le coup de la Première Guerre Mondiale tout juste terminée, font montre d'un courage exceptionnel et d'une abnégation sans faille lorsqu'il s'agit de danser pour gagner quelques sous.

Quatre femmes qui grandissent ensemble, qui évoluent ensemble et qui partagent leurs misères dans le savoureux argot des années 1920. Un côté gouailleux délirant, un concentré d'expressions délicieuses, une surenchère de métaphores criantes, en somme un cocktail merveilleux d'une France en souffrance.

Il s'agit en somme d'une pièce à pile ou face. Côté pile, on observe les paillettes et les néons d'un Pigalle en folie. Côté face, les costumes râpés, les maladies et les sous-pentes miteuses d'un Paris oublié.

Côté pile, les bistrotts fumants, les échoppes surchargées et les foules attablées dans une ambiance festive. Côté face, le froid hivernal, les gueules cassées, les petits orphelins.

Ce double-jeu, ponctué de chants et de danses qui semblent avoir été importés directement de l'entre-deux guerre, maintient le public dans une attention permanente, et tantôt bravaches, tantôt touchantes, nos comédiennes dépeignent un aspect de la période qui ne semble jamais avoir été mentionné dans les livres d'histoire. Ces femmes déterminées, courageuses et épuisées qui se sont battues, d'abord pour faire tenir la France en guerre, puis ensuite pour la relever.

Noé MICHALON